

Rubén Amón

La Fin de la fête

Traduit de l'espagnol par ADRIEN GIRARD

Titre original : EL FIN DE LA FIESTA

ISBN : 979-10-307-0542-3

© Rubén Amón, 2021

© Penguin Random House Grupo Editorial, 2021

© Éditions Au diable vauvert, 2022, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À l'amitié de Pedro Manzanares

Seulement quand l'homme aura vaincu la mort et
quel'imprévisible n'existera plus, la *Fiesta de los toros*
mourra, et avec elle le règne de l'utopie ;
alors, le dieu mythologique incarné dans le *toro de*
lidia versera vainement son sang dans l'égout
d'un abbatoir lugubre.

Jacques-Yves Cousteau

Introduction

Je me souviens d'un hommage rendu au *maestro* Ignacio Sánchez Mejías. La cérémonie, organisée à Séville par Miguel Ángel Perera, comptait parmi ses invités la vice-présidente du gouvernement, Carmen Calvo, qui définit lors de son discours la tauromachie comme un art transgressif et avant-gardiste. Un miroir de modernité.

Il existait une raison bien précise à la célébration du *maestro* Mejías: le centenaire des origines d'un mouvement littéraire, plus tard connu comme la Génération de 27, dont l'illustre *torero* fut un fervent défenseur et mécène. Plus que cela, il représenta le prestige culturel de la tauromachie au sein d'une mouvance littéraire qui vit naître certaines de ses pièces de théâtre et d'autres de ses textes remarquables.

Pourtant, malgré un avenir littéraire prometteur, le Sévillan mourut sur le sable des arènes de Manzanares, pourfendu par les cornes de Granadino. Une mort que ne tarderaient pas à canoniser les éternels vers de son ami Federico García Lorca. Une mort qui conférait tout son poids à la radicalité de la tauromachie comme « art transgressif et avant-gardiste ».

Il ne sera pas facile pour Mme Calvo de défendre, devant le conseil des ministres, un tel point de vue. Le Président est un antitaurin, tout comme le sont la vice-présidente Ribera et son prédécesseur Iglesias qui, après avoir porté la nouvelle loi de responsabilité du bien-être animal, se sont bien amusés des aphorismes hérétiques de Gandhi.

Voilà la perspective à laquelle s'expose la tauromachie : une menace idéologique, culturelle et normative. Idéologique d'abord, car la tauromachie est étiquetée de droite et représente, aux yeux de ses détracteurs, une Espagne et un monde résolument passéistes. Culturelle ensuite, car l'argument civilisateur ne cesse d'être brandi pour finir de bannir cet art intemporel. Et normative enfin, car un gouvernement autoproclamé « progressiste et bien-pensant » s'emploie à instaurer méticuleusement tout un carcan législatif dont l'unique but est de rendre concrètement impossible la célébration de ce qui reste,

pour l'heure encore, le deuxième spectacle de masse en Espagne.

Mais il existe un autre sujet de préoccupation : le contretemps tragique de la pandémie de coronavirus, l'arrêt brutal de la saison et la situation désastreuse des toreros subalternes comme des éleveurs, exclus arbitrairement, et sans aucun recours, du programme d'aides publiques extraordinaires mis en place pour tous les autres secteurs.

Mauvais temps pour la tauromachie. Les corridas sont un scandale, il convient de le reconnaître et même de le célébrer.

Un scandale parce qu'on y expose la mort. Un scandale où l'on se permet même de la sublimer, avec esthétisme, courage et grâce. Car personne ne se rend aux arènes pour satisfaire une soif de sang ni jouir, sadiquement, de la peur qui se lit sur les visages ou de l'agonie qui s'entend dans les râles des fauves. La corrida est un fait sanglant. Le sang versé en piste trace un chemin de transcendance et de catharsis. La violence rachète la violence, à tel point que la mort finit par acquérir une dimension esthétique, ludique et festive.

Les corridas représentent un scandale en ce qu'elles revendiquent de liturgie et célèbrent de rites en plein cœur d'une société maladivement sécularisée et dépourvue de cérémonies. Les Levi's de Pablo Iglesias en Conseil des ministres

illustrent cette trivialité de forme. La « modernité » n'est pas à la liturgie, même si pour le moment Wimbledon exige encore de ses joueurs qu'ils s'habillent en blanc, et même si les juges portent encore des robes afin de faire solennellement appliquer le droit. Finirons-nous par dire que tout cela relève du déguisement ? Du détail ? En tauromachie, ce « détail » est une manière de saisir le lien étroit qui unit l'art de toréer au mystère eucharistique païen qui le convoque. Il n'existe pas de costume plus inconfortable qu'un habit de lumières, mais la soie et l'or investissent le *torero* d'une mission hors norme. On ne torée pas en jogging, tout comme un évêque ne donne pas la messe en short, n'en déplaise au pape Bergoglio qui semble si peu enclin à l'apparat liturgique.

Les corridas sont par ailleurs un scandale car elles différencient le véritable héros du héros accidentel, constamment mis en avant dans tant de vidéos virales, et viralisée. Elles vont à l'encontre de la nouvelle définition accessible et démocratique de l'héroïsme. Chacun peut dorénavant devenir Hercule après avoir recueilli – et filmé – un animal de compagnie ou simplement en respectant les règles de confinement quand le véritable héros *torero* envisage, lui, sa mission depuis la conscience même du danger et de la mort. Il s'est préparé à l'un et à l'autre. José Tomás est ainsi devenu un

personnage homérique noyé dans une foule de héros de supermarchés.

Mais la corrida est également scandaleuse dans sa manière d'exposer la mort d'un animal quand partout ailleurs règne le dogmatisme sectaire de la pensée animaliste. Et quand Iglesias parle du « sadisme » des taurins, décrits comme autant de « nazis » (oubliant au passage qu'Himmler lui-même était un fervent animaliste), il occulte volontairement l'aspect le plus important et qui attire avant tout les foules aux arènes : l'idolâtrie vouée au *toro*, au *toro* totem.

Le *toro* est l'âme de la *dehesa*, le pouls de la *marisma*. Un *toro* ne meurt pas égorgé dans un abattoir sinistre, il est sacrifié lors du rite du geste suprême. L'épée et le risque qu'elle implique fondent un compromis éthique. En plus d'une mort digne, il s'agit d'une mort donnée dans la possibilité d'un dernier coup de cornes.

Les corridas sont un scandale car elles incarnent un événement masculin. Masculin, et non pas machiste. Si la tauromachie souffrait de cette maladie, le machisme, ce serait par reflet d'une réalité sociétale et non comme trait caractéristique de celles et ceux qui se rendent aux arènes. Les corridas, elles, ne font que célébrer la virilité, prise au sens latin de vertu.

Les corridas sont scandaleuses car elles représentent l'art suprême auquel aspirent tous les autres

arts, tout comme la boxe peut l'être pour toutes les autres disciplines sportives. La chorégraphie de l'érotisme et de la mort sous-tend une dialectique fascinante. Une créativité éphémère et irrécupérable. C'est pour cette raison que Calvo soulignait la transgression et l'avant-garde comme éléments constitutifs de la tauromachie. Un art extrême, incommode et exclu d'une société inodore, incolore et insipide.

Les corridas sont ainsi un scandale multiple et suscitent la pulsion prohibitionniste des États « protecteurs ». Sánchez et Iglesias veulent les abolir afin d'affirmer leur interventionnisme doctrinaire. Il est tout à fait possible qu'une société puisse se passer de tauromachie et finisse par la supprimer de ses us et coutumes, mais certainement pas parce qu'un gouvernement aura brandi l'étendard des libertés pour mieux imposer son catéchisme laïque.

Ce n'est d'ailleurs pas l'unique perversion politique et, au même titre que les autres, Vox intoxique la tauromachie chaque fois qu'il la présente à ses propres fins comme une tradition celtibérique et identitaire. Savent-ils que le *torero* le plus important de ces dernières années est un Péruvien ? Que les arènes de Madrid sont dirigées par un brillant imprésario français, Simon Casas ? La tauromachie est méditerranéenne, transatlantique et, bien entendu, « espagnolissime », mais pas comme une chanson de Manolo Escobar, sinon comme un reflet culturel d'insolence et de subversion.

Le *torero* à pied est d'abord né pour défier l'aristocrate à cheval et les corridas modernes sont populaires dans la dimension première et hétérogène du terme. En faire l'apanage de la droite est aussi ridicule que les critiquer avec une vision supposée de gauche, ou les aimer sous prétexte de nationalisme. L'interdiction catalane a, en ce sens, soumis la tauromachie à une contorsion identitaire extrême en contraignant ses *aficionados* à traverser la frontière pour retrouver, en France, toute l'essence de leur propre culture. « L'espagnolité » se condamnait alors elle-même, preuve flagrante de la non-dépendance des *toros* à des considérations si basement politiques et identitaires.

Le problème de l'interdiction de la tauromachie est avant toute chose, et fondamentalement, un problème éthique d'interdiction. Interdire au nom de quoi? De qui? De quelle connaissance? Du bien-être animal? De la protection des enfants qu'il conviendrait de tenir à l'écart de ces temples du mal?

Oui, les corridas sont un scandale. Mais ce scandale pourrait bien être leur salut tant la société s'édulcore, s'infantilise et se standardise. Tant elle devient fade que finira par apparaître attractif, voire vital, un événement aussi transgressif et avant-gardiste. Carmen Calvo le prédisait et, dans le pire des cas, un destin clandestin ne serait finalement pas si regrettable. Imaginez des *corridas* secrètes et des

novilladas de contrebande comme actes de résistance à une société gouvernée par la soumission des hommes à leurs petits chiens et chats.

Cet essai dresse un inventaire de toutes les raisons actuelles menaçant le futur de la tauromachie, victime par excellence de tous les malentendus, du politique à l'écologique.

Il nous faut accepter que la tauromachie ait été éloignée de la société, qu'elle souffre d'une complète impopularité médiatique et que se rendre aux arènes est devenu un acte de courage et d'exposition défiant tous les codes de la bienséance actuelle. De cette première acceptation naîtra le renouveau de l'art que nous aimons et défendons.

La situation est désespérante mais non désespérée. Il revient à une minorité avertie, libre et fidèle aux plaisirs de la *fiesta* de résister. Le salut de cet art réside dans ce qui aujourd'hui le menace : la rupture, la transgression, le danger et le scandale. Plus le monde deviendra plat et uniforme et plus la tauromachie portera l'étendard de la différence et de l'exception.

La mauvaise interprétation du concept d'égalité, aujourd'hui traduit en termes d'homogénéité et de lissage de masse, fait chaque jour de la corrida l'un des derniers chemins vertueux d'hétérogénéité et d'hétérodoxie. Vive le scandale !

1. *Toros* et politique (et vice versa)

Juan Belmonte n'en revenait pas. L'un des vaillants *banderilleros* de sa *cuadrilla*, Joaquín Miranda, venait d'accéder au poste de gouverneur civil de la ville de Huelva.

« Mais comment as-tu fait, Joaquín ?

— En me laissant aller, *maestro*, en me laissant aller. »

La relation qui unit les *toros* à la politique, une histoire aussi vieille que les peintures d'Altamira, a été ravivée de manière inédite dans le jeu politique contemporain. Avec passion et tension. L'exemple de l'Espagne, pour ce que le pays implique de tradition taurine et de trajectoire politique, est particulièrement révélateur. Santiago Abascal (le président de Vox) n'a pas hésité à faire de la tauro-machie un sujet identitaire, brandissant le drapeau des *aficionados* abandonnés par la sphère politique,

et Pablo Casado (l'ancien président du Parti populaire), trop conscient de la menace que représentait pour son parti la base électorale de Vox, avait quant à lui inclus dans les rangs de ses équipes régionales les *matadores* Salvador Vega (pour la province de Málaga) et Miguel Abellán (pour Madrid).

Deuxième tentative politique pour le *maestro* Abellán qui, investi lors de la convention nationale du PP (Parti populaire) en janvier 2019, avait été présenté comme candidat aux élections parlementaires de cette même année, en vain. Le matador madrilène quadragénaire – dont la carrière en piste fut faite d'ascensions et d'absences – se « laissa aller » lui aussi à la tentation politique mais, à la différence du *peón* de Belmonte, Abellán n'obtint aucun siège dans l'hémicycle.

« Je ne suis ni le *torero* du PP ni un militant politique encarté, mais je crois en Pablo Casado, en son projet et ses capacités », expliquait-il alors. « Il a démontré toute son intention d'aller plus loin dans la défense des *toros* et mon rôle est de promouvoir la *fiesta*, de la revendiquer. Il faut rapprocher la jeunesse des *toros* et du campo. » Abellán, douzième sur la liste, incarnait évidemment la stratégie électorale « taurophile » de Casado dans la lutte pour la présidence de la communauté de Madrid. Il s'agissait de pêcher ouvertement des bulletins dans le grand bain hétérogène des *aficionados* – plus de cinq millions de spectateurs – et

de rivaliser avec Vox dans la revendication de la « véritable » Espagne. ; *Olé y olé!*

« La tauromachie fait partie intégrante de notre patrimoine culturel et historique, et Miguel Abellán est l'une de ses figures les plus notables. *Maestro*, merci d'être à mes côtés pour cette convention nationale », écrivait alors le leader du PP.

Mais il accusait déjà un temps de retard. La grande chasse électorale donnée en terres taurines avait été ouverte par Abascal qui, lors des primaires aux élections andalouses, s'était assuré le soutien de l'une des plus importantes *figuras* contemporaines : Morante de la Puebla.

Lorsque le président de Vox apparut en selle, évoquant la *Reconquista* et se présentant sans scrupule comme le dernier des croisés, c'est sur un cheval du *maestro* de la Puebla qu'il fut filmé. Et c'est avec Morante qu'il s'afficha dans les arènes de tout le pays, y compris celles de Valence où, durant les ferias des Fallas, il fut acclamé par des *aficionados* en sortant d'une corrida. « Président! Président! », scandait la foule, tout acquise au leader d'extrême droite.

Face à « la petite droite lâche et complexée », voici l'Espagne « du courage et des valeurs » s'applique à répéter Abascal, bien assis sur son coussin au premier rang, côté ombre. Lui, le pionnier qui porta les corridas sur la grande scène du débat national, s'autoproclamant grand défenseur

patriotique de la *fiesta* nationale, et démontrant par-dessus tout ses talents de stratège populiste et son goût pour les chiffres. Car les corridas sont le deuxième spectacle de masse en Espagne. Et ils sont une référence incontestable dans de nombreuses régions (Andalousie, Castille, Estrémadure, Madrid, Valence...). Ils emploient directement soixante mille personnes, et cent quarante mille plus indirectement.

La tauromachie représente donc de fait une niche électorale, tout comme celle des chasseurs et des autres oubliés de la communauté rurale. Podemos, à l'inverse, s'est présenté comme le parti de l'idiosyncrasie antitaurine, un positionnement que ne cessa de marteler son ex-secrétaire, Pablo Echenique, dans ses tweets caricaturaux. « Taurins, petits bourgeois et aristos aiment se regrouper par milliers pour s'amuser et s'encanailler tandis que la classe ouvrière n'a d'autre choix que de les servir dans les restaurants, ou de poinçonner leurs entrées... »

Si le positionnement prolétaire du leader de Podemos oublie et discrimine les spectateurs taurins les plus humbles, il est intéressant en ce qu'il donne comme caricature une Espagne réactionnaire et passéiste – l'Espagne des *toros* tués et des *pasodobles* – comme si cette dernière vivait sur le dos de la véritable force productive du pays, les travailleurs. Exactement comme si les *banderilleros*

n'étaient pas, eux aussi, des travailleurs, et exactement comme si Unidas Podemos (nom de la coalition intégrant le parti) s'attribuait la noble mission de nous rendre meilleurs, sans aucune limite d'interventionnisme.

De fait, Pablo Iglesias, fondateur de Podemos et figure de proue de l'animalisme, souhaite organiser un référendum n'ayant d'autre but que d'entériner l'interdiction de la tauromachie. Albert Rivera, ex-leader de Ciudadanos (centre droit), s'opposa à cette initiative plébiscitaire en en appelant à la plus élémentaire logique des libertés – « que celui qui souhaite se rendre aux *toros* s'y rende, et que celui qui ne le souhaite pas n'y aille pas » –, bien que son parti ait depuis perdu (ou volontairement oublié) beaucoup de sa ferveur taurine passée, visible notamment lors de la fermeture des arènes de Barcelone.

Rivera était alors parvenu à faire des corridas le carburant du moteur « espagnoliste ». Il sortit même de la Monumental de Barcelone porté à dos d'homme, accompagné du *matador* que Vox, quelque temps plus tard, désignerait comme son numéro 3, le catalan : Serafín Marín.

Les aspirations taurines de Ciudadanos, comme celles du Parti socialiste ouvrier espagnol (PSOE), ont depuis été rangées au placard, discrètement. Le gouvernement socialiste compta de fervents *aficionados*, comme Carmen Calvo ou José Luis Ábalos,

mais son actuel président, Sánchez, s'affirme publiquement comme autitaurin et, aussi, très friand des bulletins de vote animalistes et écologistes.

La vigueur électorale des extrémistes du PACMA semble en effet rapprocher toujours plus le mouvement de l'acquisition de sièges au Parlement espagnol, une victoire que les jeux de bascule du système électoral ibérique ne leur permettent pas encore d'obtenir. La sensibilité balbutiante de l'opinion publique pour les questions environnementales semble pourtant des plus favorables au mouvement, jusqu'à s'interroger sur l'absence d'un parti écologiste national. Pourquoi donc un parti écologiste n'a-t-il toujours pas vu le jour en Espagne ?

La principale raison est certainement à chercher dans la forte caractéristique communautaire de la politique espagnole, d'un pays fait avant tout de provinces. Dans ce contexte, les considérations écologistes ont historiquement toujours été exclues de la question politique, tout comme en ont été exclues (jusqu'à récemment) les mouvances d'extrême droite.

Mais Vox est depuis apparu sur la scène nationale, mettant d'un seul coup le pays à l'unisson avec le continent et l'obscurantisme ultra. Abascal est parvenu à générer un mouvement confessionnel, patriotique, nationaliste et xénophobe. Et curieusement, aussi, négationniste de la question écologique. Il n'existe ainsi pas encore en Espagne

de parti écologiste formellement et puissamment constitué, mais il existe déjà un parti « antiverts ».

La question est d'autant plus intéressante que le président Sánchez a accueilli accidentellement (et de manière opportuniste) la COP 25 initialement prévue au Chili en 2019, attribuant un discours environnemental à une société qui semble encore bien loin de considérer la gravité des changements climatiques.

Seuls 1,4 % des Espagnols considérerait l'environnement comme étant le futur principal problème de la nation. Le climat est donc un sujet qui, en politique espagnole, s'écrit encore en minuscule et entre guillemets, bien loin derrière les prépondérantes préoccupations concernant l'emploi, la Catalogne, la corruption, les retraites, l'éducation, l'insécurité et l'instabilité gouvernementale.

Il n'est pas étonnant, au vu de ces considérations, que les partis écologistes ne s'enracinent pas dans la péninsule. La seule tentative, Verdes Equo, fait figure de frêle branche isolée du groupe Unidas Podemos, dont le joli vernis écolo présent dans les discours d'Iglesias ne pourrait cependant permettre de contrarier les sensibilités d'une classe ouvrière et minière (industries souvent dramatiquement polluantes) que tente de séduire Vox.

L'Espagne manque de Verts, comme c'est aussi le cas pour la plupart des pays du sud de

l'Europe. Un phénomène qui ne se retrouve pas dans les autres États septentrionaux du continent où les bases écologistes furent posées dans la continuité de Mai 68 et de l'opposition à l'énergie nucléaire.

Aucun leader charismatique n'est apparu en Espagne – à l'image d'un Hulot en France – ni n'a pu structurer le moindre projet politique. La faute en revient pour partie au PACMA qui, bien que largement plus animaliste qu'écologiste, ne cesse de disperser les votes de l'électorat vert et surtout au fait que le sujet environnemental reste, aux yeux des Espagnols, secondaire.

À ce titre, notons l'odorat politique d'Iglesias qui ne cesse de désarmer le PACMA dans sa stratégie de captation et de couper l'herbe sous le pied du parti socialiste pour s'arroger la primauté d'une conscience écologiste nationale. En enrôlant ses électeurs, il est parvenu à les transformer en véritable instrument de campagne et, sur le sujet taurin, la formule du référendum (extase de la politique) lui permet de masquer un prohibitionnisme féroce qui pourrait effrayer les électeurs de gauche (parfois *aficionados*), si vigilants aux mesures abolitionnistes imposées par décrets.

L'écologisme espagnol, s'il existe, serait donc de gauche. Et le négationnisme de droite. Une simplification tout aussi grotesque que celle qui ferait de la tauromachie une tradition de droite, malgré

toutes les tentatives d'Abascal de se l'attribuer, à l'extrême.

Il ne pourrait y avoir pire scénario pour l'*aficionado*. Encore une fois, la tauromachie se laisse politiser et manipuler. Elle redevient une arme de propagande et plus Abascal la défendra du haut de son cheval, plus elle sera assimilée à une expression anachronique et dépassée, voire fasciste et réactionnaire.

Les apparitions de Morante brandissant l'étendard de Vox sous-tendent une relation conceptuelle et organique entre la corrida et l'Espagne sombre. De fait, Abascal profita d'une visite chez le *maestro* sévillan, en pleine dernière ligne droite de sa campagne électorale andalouse, pour prendre la pose aux côtés de Morante, Pablo Aguado et Javier Jiménez en sous-titrant : « Santiago Abascal, avec les toreros ».

Mais les *toreros*, au sens corporatif et homogène du terme, ne sont pas plus avec lui qu'avec aucun autre. Et le leader de Vox devrait avoir honte de s'autoproclamer défenseur de la tauromachie quand ses calculs politiques et électoralistes corrompent la dimension fondamentalement apolitique de l'art taurin. Car Vox, évidemment, ne défend pas la tauromachie. Vox l'utilise comme une arme de plus à son arsenal identitaire.

La tauromachie serait l'expression d'une Espagne héroïque, la quintessence de la virilité,

le territoire pur sur lequel se dresserait le *toro* de Osborne, figure totémique qui préserverait ses valeurs, ses prairies et ses luttes épiques contre les musulmans. Espagne décatie et réac, celle que Vox rappelle du passé en criant : « ¡Que viva España y que viva la fiesta nacional! »

L'expression même de « fiesta nacional » n'est plus à jour. Elle ne représente plus les *toros* dans ce qu'ils incarnaient jadis de célébration ibérique unanime, et ne rend justice ni à l'expansion internationale de la tauromachie – la France, le Portugal, la Bolivie, le Mexique, le Venezuela, la Colombie, l'Équateur... – ni à son expression artistique contemporaine, héritière directe des anciennes traditions sacrificielles de la culture méditerranéenne.

Vox n'apprécie guère la perspective globale et globalisante qui, selon eux, représenterait pour le sujet taurin une menace de perversion identitaire dans la mesure où les corridas ne sont plus reconnues comme symbole fort de la puissance coloniale espagnole, au même titre que la religion, la langue et les autres expressions culturelles importées.

Enrubanné dans son drapeau Vox, Morante s'est prêté au jeu de la propagande d'extrême droite. C'est bien son droit, son choix, sa liberté et ses idées, mais nous autres *aficionados* sommes restés avec ce malentendu sur la conscience, contraints encore et toujours d'expliquer que la tauromachie

n'a pas de couleurs politiques. Et encore moins celles de l'obscurantisme de Vox ou des calculs politiques du PP.

La tauromachie ne se défendra pas dans une perspective économique, pas plus qu'elle ne pourra être condamnée avec la naïveté franciscaine affichée par la vice-présidente Ribera – « J'aime les animaux vivants et ne suis partisane ni des toros ni de la chasse ». Le débat court de plus en plus le risque d'être réduit à une lutte opposant à la droite protectionniste – le mal – la gauche abolitionniste – le bien –, alors même que les corridas sont, et restent, une expression culturelle avant-gardiste qui scandalise la société, sans aucune discrimination politique, en exposant sur la piste tous les tabous et les renversements de conventions : la mort, la liturgie, le héros classique, l'eucharistie païenne, la masculinité.

De la même manière que les corridas furent interdites en Catalogne pour des raisons de malentendus identitaires, il n'y aurait aucun sens à en faire, encore, un sujet idiosyncratique pour mieux les revendiquer. Les corridas ne font pas partie du monde politique. Elles n'appartiennent qu'au seul exercice d'une rencontre extrême entre l'érotisme et la mort qui se produit, à cinq heures pile, sur le sable des arènes. À rien ni personne d'autre. Et les toros viennent de toute la Méditerranée. De ses mythes et de ses rites les plus ancestraux. Et ils

prirent racine en Amérique de la même manière que s'y enracinèrent l'Ancien et le Nouveau Testament. Voilà pourquoi l'ultime *figura* des temps modernes est un Péruvien. Et voilà aussi pourquoi la France, au-delà de l'implication majeure du pays des Lumières pour défendre légalement et internationalement la tauromachie, représente la réserve spirituelle de cet art face au cliché récurrent de la ridicule espagnolade.

L'amphithéâtre arlésien a ainsi bien récupéré toute sa fonction liturgique, hédoniste et sociologique, vingt siècles après avoir été érigé sur les hauteurs de la Camargue française. Un lieu on ne peut plus symbolique pour accueillir la mise en scène du combat entre l'homme et le *toro*. Et faire s'y asseoir une communauté hétérogène qui célèbre son rite païen et eucharistique. C'est tout cela qu'annonçait, il y a peu, la voix métallique d'un mégaphone donnant rendez-vous au public pour « la novillade 100 % française » à venir.

L'annonce de l'animateur fut accueillie par des ovations et le *paseillo* des trois jeunes *toreros* de la région avec grand enthousiasme: Andy Younes, Tibo Garcia et Adrien Salenc face à six élevages français différents. Un événement impossible à imaginer il y a encore quelques années, sans même parler du temps où Simon Casas, directeur des arènes de Madrid et grand architecte de la saison taurine espagnole, fonda avec Nimeño I

le premier syndicat des *toreros* français. Syndicat qui comptait alors deux membres, eux. Deux *toreros* isolés mais résolument décidés à s'opposer à la discrimination exercée par la toute-puissante Espagne taurine. Deux exilés et deux clandestins qui rêvaient d'introduire la Révolution française en terre tauromachique.

La France est depuis devenue un territoire taurin autosuffisant en élevages (49), en arènes (51), en grandes ferias (7), en *toreros* actifs (12), en *figuras* de premier rang – Sébastien Castella, Léa Vicens – et professionnels de tout ordre : gestionnaires, *banderilleros*, *picadores*... Une situation en partie due à la position de « minorité exotique » et d'exception culturelle française qui a prédisposé à la formation d'un militantisme servant aujourd'hui de modèle au complexe de supériorité espagnol, touché de plein fouet par le cas de la Catalogne abolitionniste.

La situation des *aficionados* catalans, contraints de traverser les Pyrénées afin d'assister à un spectacle interdit sur leurs terres pour cause d'espagnolisme, est tout à fait ahurissante et évocatrice d'époques bien obscures.

Paella et *sangria* sont au contraire servies sur les tables d'Arles avec toute la joie que provoque la promiscuité culturelle. On y danse le flamenco. Et l'amphithéâtre romain représente un temple identitaire que la foule pénètre et entoure, battant des mains au son du *pasodoble* taurin initiatique,

même si – tout de même – les *corridas de toros* commencent par le *Carmen* de Georges Bizet. Tout y est vécu : le rite taurin, la culture voisine espagnole et l'identité française. Tout est réuni sous le culte du *toro*, et ce quels que soient les cartels annoncés, y compris les « 100 % français ».

Le cas français n'est pas celui d'une appropriation mais bien celui d'une progressive et méritée assimilation. La France est le premier pays à avoir déclaré la tauromachie patrimoine culturel immatériel en 2011. Une déclaration qui répondait scrupuleusement aux critères techniques et conceptuels imposés par l'Unesco – esthétique, tradition, créativité, coutumes... – et qui consolidait un schéma de protection dont les origines remontaient à 1951, quand une loi interdit en France la tauromachie – ainsi que les combats de coqs, et la maltraitance animale en général – mais excluait de son application les territoires où elle pouvait être considérée comme une tradition continue.

Il s'agit là du fameux concept d'exception culturelle. Arles en fait partie, comme Nîmes et Béziers, trois bastions forts du Sud-Est de la France qui rivalisent avec les principales ferias du Sud-Ouest, Bayonne, Mont-de-Marsan, Dax et Vic-Fezensac. « La défense de la tauromachie, réduite à l'état de siège, nous a convertis par nécessité en pionniers des initiatives politiques », explique André Viard, *matador de toros*, auteur, peintre et philosophe.